

LE CLAN *Sur la piste des hommes* DES CHIENS

CHRISTOPHEA HOLT



SEUIL

*Sur la piste
des hommes*

Christopher Holt

LE CLAN DES
CHIENS

Tome 1

*Sur la piste
des hommes*

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Amélie Sarn

SEUIL

Photographies de couverture :
labrador : © Robert Kneschke/Shutterstock ;
yorkshire : Vitaly Titov & Maria Sidelnikova/
Shutterstock ; teckel : © Gelpi/Shutterstock
et © Erik Lam/Shutterstock.
Arrière-plan : © David M. Schrader/Shutterstock.

Édition originale publiée en 2012
sous le titre *The Last Dogs – The Vanishing*
par Little, Brown and Company, New York.
© 2012, Christopher Holt
Tous droits réservés.

Pour la traduction française :
© 2013, Éditions de La Martinière Jeunesse,
une marque de La Martinière Groupe, Paris.

ISBN : 978-2-02-111079-1

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

*À tous ceux qui ont aimé un chien
ou un autre animal.*

Prologue

Ténèbres

M^{ax} courait. Il était heureux. L'herbe était haute, la terre fraîchement retournée. Juste derrière lui se dressait la ferme de ses maîtres. Il aimait être là. Tant d'odeurs lui emplissaient les narines ! Celle des rongeurs, celle des vaches, celle de l'ambroisie et celle de la boue. C'était si bon d'étirer ses muscles, de courir et de courir encore, jusqu'à l'épuisement !

Il entendit un rire. Puis les cris joyeux des enfants, Charlie et Emma ; leurs ombres se découpaient à l'horizon, face au soleil couchant. Que faisaient-ils là ? N'étaient-ils pas censés être en vacances avec leurs parents ? Max repoussa ces questions qui le contrariaient. Charlie et Emma l'attendaient, cela seul comptait.

– Hé ! aboya-t-il. J'arrive !

Les ombres se mirent à rire.

– Allez, viens, Max ! appela Emma.

– Rattrape-nous ! cria Charlie.

Max bondit en avant. Il courait si vite que ses muscles lui faisaient mal. Pourtant, malgré ses efforts, il ne parvenait pas à se rapprocher des enfants. Sans cesser de courir, il tourna la tête. Les champs, la ferme et la grange lui parurent environnés de ténèbres mouvantes.

« Charlie et Emma, pensa-t-il, le nuage noir risque de les engloutir eux aussi. »

Il accéléra.

Soudain, un claquement lui fit dresser l'oreille.

Une aveuglante lumière blanche explosa dans le ciel.

Mais non, ce n'était pas le soleil.

C'étaient les lumières du plafond qui annonçaient une nouvelle journée.

Max se réveilla.

Chapitre 1

Seul

Max leva la tête du sol en béton et cligna des paupières pour dissiper les brumes du sommeil.

Il était seul, blotti contre une vieille couverture tire-bouchonnée, au fond de la cage du chenil – c’est ainsi que les humains nommaient cet endroit. Il n’y avait pas un bruit et il faisait froid.

Il n’avait vu personne depuis longtemps. Cela faisait plusieurs jours que ses gamelles étaient vides et son estomac gronda.

Chaque matin, le claquement de la minuterie le réveillait et le bourdonnement des néons atteignait son cerveau juste avant que leur lumière ne lui brûle les yeux.

Chaque matin, Max espérait que Véto, l'homme censé s'occuper de lui, ferait son apparition, le nourrirait et lui donnerait à boire.

Mais Véto ne venait jamais.

Selon ses estimations, Max était là depuis deux semaines.

La première s'était déroulée normalement. Véto lui apportait à manger et à boire, le sortait, et Max pouvait se dégourdir les pattes dans les champs alentour.

Il n'aimait pas beaucoup venir au chenil, mais il s'y était habitué. Une fois par an, Charlie, Emma et leurs parents le déposaient ici avant de partir en vacances. Pourquoi ne le laissaient-ils pas tout simplement à la ferme ? Il l'ignorait. Mais Véto s'occupait bien de lui. Il l'auscultait, lui soulevait les oreilles, lui nettoyait les dents avec une drôle de brosse. Ses assistants le lavaient et démêlaient son pelage blond. Puis Charlie, Emma et leurs parents venaient le chercher et tout redevenait normal. C'est ce qui rendait le temps passé chez Véto supportable.

Cette fois, pourtant, c'était différent.

Les néons s'étaient éteints six fois et rallumés sept fois depuis la dernière visite de Véto. Max n'était donc pas sorti de sa cage depuis sept jours et n'avait rien mangé depuis autant de temps.

Sa langue et sa truffe étaient sèches. Son estomac était vide.

Il était épuisé.

Et seul.

La pièce contenait quatre cages comme celle de Max, grillagées et à peine plus grandes que des placards.

Les années précédentes, les autres cages étaient occupées : il y avait Cupcake, un lhassa apso à poil long, horriblement snob ; Shadow, un chow-chow noir et trapu, plutôt silencieux et timide ; et Ariel, une bâtarde efflanquée qui, quand elle n'aboyait pas sur Shadow, passait son temps à mordiller le grillage de sa cage.

Mais le compagnon préféré de Max était une vieille femelle du nom de Madame Curie, qu'il appelait simplement Madame. C'était un labrador, comme lui, mais son pelage était noir strié çà et là de poils blancs. Elle était toujours calme et de bonne humeur. Discuter avec elle aidait à passer le temps agréablement. Elle portait un collier très original, orné de trois cercles entrelacés qui scintillaient à la lumière.

Un matin, Max avait découvert la cage de Madame vide. Sa vieille amie était partie sans lui dire au revoir.

Le même jour, Vêto avait cessé de venir le voir.

Max avait à peine la place de se retourner. Il n'y avait dans sa cage que la couverture déchirée sur laquelle il dormait, les gamelles vides et quelques boules de poils. Sous le coup de la colère, il avait déchiré sa balle en mousse. Il faisait ses besoins dans un coin. Il se rappelait sa honte la première fois qu'on l'avait forcé à entrer dans cette cage. On lui avait toujours appris que la place d'un chien est dehors.

En tendant le cou, Max apercevait la salle d'examen de Vêto : les étagères, les tiroirs, les instruments médicaux mis à tremper dans un liquide bleu et, au milieu, la table métallique. Dans un coin, le robinet gouttait.

Plic. Plic. Plic.

Ce petit bruit faisait frémir les oreilles de Max. Il avait tellement soif.

Max se souvint que le jour précédant sa disparition Madame avait un comportement étrange. Elle s'agitait et marmonnait que quelque chose allait se passer. Quelque chose de dangereux.

– Prépare-toi, Maxie, avait-elle déclaré d'un ton grave. Les ténèbres approchent. Je le sens dans mes os.

– Ce sont sûrement tes rhumatismes, avait rétorqué Max en mâchouillant sa balle. Moi, je ne sens rien du tout.

Madame avait aboyé d'un rire amical.

– Bien sûr que j'ai des rhumatismes, Maxie. Nous les vieux, on a des os intelligents qui craquent et grincent quand de mauvaises choses se préparent.

Elle avait ajouté, sans rire, cette fois :

– Je ne sais pas ce que c'est, mais dès que je le découvrirai, je te préviendrai. Ne t'inquiète pas, jeune Maxie.

Et maintenant, elle avait disparu.

Tout le monde était parti.

Dans ses rêves, Max voyait les ténèbres dont Madame avait parlé. Il se demandait si sa famille était en danger. Car il était sûr d'une chose, c'est que jamais sa famille ne l'aurait abandonné.

Si seulement il trouvait un moyen de sortir de là, il partirait à la recherche de ses maîtres.

Une vague d'épuisement le submergea. Il tourna sur lui-même et se laissa tomber sur sa couverture, les paupières mi-closes. Mais un claquement de plastique lui fit ouvrir les yeux. Il se leva, colla sa truffe contre le grillage et renifla.

Une puanteur de poils et de musc lui emplît les narines. La chatière qui donnait sur l'habitation de Vêto battait d'avant en arrière.

Max entendit alors un cliquetis de griffes sur le sol de ciment.

– Hé ! aboya-t-il. Qui est là ?

Une voix étouffée lui répondit :

– Ouah !

Puis il y eut un fracas de métal, de bruits de verre, et une petite créature coiffée d'un gant en latex traversa la salle en courant.

– Arrêtez, s'il vous plaît ! glapit Max. J'ai besoin d'aide.

L'animal s'immobilisa à quelques centimètres de la chatière et secoua la tête pour se débarrasser du gant. C'était un jeune chien si petit que Max se demanda si ce n'était pas un chiot labrador, mais non. Son pelage était noir et ses oreilles tombantes paraissaient bien trop grandes pour sa petite tête. En fait, il ressemblait à une saucisse sur de toutes petites pattes.

Max se dressa contre le grillage.

– Tu peux m'aider, s'il te plaît ? Ça fait des jours que je n'ai pas vu Véto. Que se passe-t-il ?

La tête inclinée, le petit chien examina Max de la tête aux pattes.

– Tu sais s'il reste des croquettes, ici ? finit-il par demander.

Max ne s'attendait pas à cette question.

– Je ne sais pas, soupira-t-il. Moi aussi, j'ai faim. Et je dois retrouver ma famille.

Le petit chien haussa un sourcil et agita la queue.

– Tu as faim ? Oui, bien sûr qu’il a faim, se reprit-il en marmonnant. Tout le monde a faim ! Eh bien, il faut...

Il se tut brusquement, les oreilles dressées.

– Désolé, mon pote ! s’exclama-t-il en reculant vers la porte. Faut que je file. Tu peux toujours essayer de soulever le loquet avec les dents. J’ai vu d’autres chiens le faire.

Et il disparut par la chatière.

Max examina la porte de sa cage. Il y avait bien un espace, peut-être suffisant pour qu’il y glisse le museau.

Le robinet gouttait toujours, si proche et si loin en même temps.

Max inspira profondément. Il n’allait pas se laisser abattre. Il devait sortir de cette cage puante ! Et retrouver sa famille.

Chapitre 2

L'évasion

Max se jeta de toutes ses forces sur la porte, glissa le museau dans l'interstice et essaya d'atteindre le loquet. Mais il était trop haut.

Le système de fermeture ne semblait pas très compliqué – il ressemblait aux jouets en caoutchouc qu'on lui donnait à mâchouiller quand il était petit. Hors de question d'abandonner. Il prit son élan et bondit. Le grillage vibra et il s'y accrocha. Retroussant les babines, il mordit dans le métal et, enfin, planta les dents dans le loquet.

Max tremblait, à présent. Il se sentait glisser et le grillage s'enfonçait dans ses coussinets. Son instinct lui hurlait de renoncer, mais il songea aux visages souriants d'Emma et de Charlie entourés

de ténèbres. Le bruit des gouttes dans l'évier devenait assourdissant.

Sa gorge émit un grondement sourd. Il s'acharna encore et... le loquet céda.

Max retomba lourdement en arrière. Il resta immobile un moment, le souffle coupé, le regard trouble. Et, soudain, il réalisa : il était libre.

– J'ai réussi ! aboya-t-il. J'ai réussi !

Empli d'une énergie nouvelle, il se leva et agita la queue.

D'abord, boire.

Max traversa la pièce jusqu'à l'évier et souleva le robinet avec le museau. Les tuyaux gargouillèrent, puis l'eau coula en un filet scintillant. C'était beaucoup plus facile que d'ouvrir la cage !

Max mit la tête sous le jet, aboya joyeusement, puis lapa à grandes goulées.

Il retrouvait ses forces, il sentait de nouveau ses muscles.

Rassasié, il s'assit, la langue pendante. Sa truffe était humide pour la première fois depuis des jours, et il avait envie de se rouler par terre pour qu'on lui gratte le ventre.

Mais ça ne risquait pas d'arriver car, il se le rappela brutalement, il était complètement seul.

Abandonné.

Il fallait absolument qu'il retrouve le chien aux petites pattes et lui demande ce qui se passait.

Il se leva et décida de laisser le robinet ouvert. Il voulait que l'eau ne cesse plus jamais de couler.

– Hé ! Petit chien ! aboya-t-il. Tu es là ?

Un bruit lui parvint de l'autre côté de la chaudière. Il était beaucoup trop grand pour y passer entièrement, mais il y glissa la tête et l'odeur du petit chien lui piqua les narines, mêlée au parfum alléchant des croquettes. Il y eut un remue-ménage au bout du couloir. Des jappements, suivis de grattements. Incapable de tourner la tête, Max émit un grognement de frustration et se dégagea pour examiner la porte.

Puis, se dressant sur ses pattes arrière, il appuya sur la poignée et le battant s'entrouvrit. Facile ! Il remonta le couloir et dépassa plusieurs portes avant d'arriver devant celle de la salle d'attente, qui était bleu turquoise. C'est de là que venait le bruit.

La porte était entrouverte et il lui suffit de la pousser du museau. Il espéra un instant tomber sur des gens avec des chats, des furets, des oiseaux. Ça aurait voulu dire que tout était normal...

Mais la pièce était vide et plongée dans la pénombre. De pâles rayons passaient à travers les stores baissés et une étrange odeur flottait dans l'air.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : FIRMIN DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2013. N°108969-1 (00000)
Imprimé en France